

Annie Tardits

La parole d'Andromaque Scarpalezou

La rencontre avec Andromaque à Athènes à l'automne 1990 est prise dans un moment d'histoire institutionnelle qui a tressé les fils subjectif et collectif. Le groupe franco-hellène dans lequel elle était engagée avait organisé un colloque à l'hôpital psychiatrique de Daphni. Les organisateurs grecs avaient en parallèle mis en place avec l'Institut français une conférence où je devais présenter mon travail en cours sur Socrate (dans la « soirée des AE »). Trois jours avant, un télégramme de l'Institut annula la conférence sans donner de motif. Nous étions depuis un an dans une crise violente à l'ECF, plusieurs des analystes français du groupe étaient accusés d'être « contre l'école » et « contre Lacan ». Les Instituts dépendant du ministère français des Affaires étrangères, les analystes grecs interprétèrent cette décision brutale et inexplicquée comme un effet probable de la crise. Cet incident donnait au colloque une dimension politique inattendue mais sans doute inévitable.

La réponse d'Andromaque à l'annulation fut, sans hésiter, de me faire parler à sa place au colloque. Nous ne nous connaissions pas, c'était un acte politique cohérent avec les engagements qu'elle avait pu avoir dans les heures sombres de la vie politique grecque. Un lien d'amitié et de travail se noua ainsi entre nous, pas sans une dette de mon côté. Le groupe franco-hellène s'était constitué, bien avant la crise, de façon autonome, sans allégeance à la constitution d'une Internationale qu'effectuait alors le leader de l'ECF. Cette autonomie n'était pas tolérable, elle ne fut pas tolérée. À peine le colloque, très réussi, terminé, une émissaire de l'ECF rassembla tous les participants, grecs et français, et réussit à scinder les Grecs en deux groupes, avec les effets bien connus des scissions : les ruptures dans les amitiés et les transferts. L'effet ravageant d'une politique du transfert à l'ECF devenait évident. C'est là, à l'issue de cette réunion, que s'imposa, après un an de crise, ma décision de quitter l'ECF.

Déchirée dans ses amitiés et transferts de travail, Andromaque s'engagea avec nous dans l'aventure de l'école, y soutenant le lien toujours actuel avec les analystes grecs. En 1995 elle publia dans les *Carnets* 4 une « note sur le cartel » qui mérite d'être relue, pour son intérêt propre et parce

qu'elle nous parle de sa position dans le travail analytique que permet une école, au plus près de la recherche « critique » que Lacan appelait de ses vœux dans l'acte de fondation de l'EFP. À partir des points d'opacité attachés à la structure du cartel et au mot lui-même elle a conduit son exploration sans taire les points où sa compréhension restait suspendue. Elle a retrouvé l'usage égyptien et hellénistique du mot *kartes* chez un mathématicien d'Alexandrie qui admet l'existence du vide, et a suivi les voyages dans le temps et dans l'espace du mot désignant alors un papier écrit. Sans négliger l'usage politique et économique du terme au XX^e siècle elle a fait une trouvaille. En 1927, quatre importants directeurs de théâtre ont fondé le « Cartel des Quatre » sur des principes et des valeurs qui retiennent notre attention. Lacan n'a pas pu ignorer ce cartel-là.

L'importance donnée dans cette note au mot, à son trajet d'une langue à l'autre, nous rappelle les interventions parfois déroutantes que faisait Andromaque lors de réunions, lorsqu'un point de discussion – parfois un mot y suffisait – lui inspirait une association à côté. Son propos inspiré pouvait alors échapper au régime de l'argumentation et nous entraîner dans un ailleurs imprévu. Quand je repense maintenant à sa parole dans ces moments-là il me semble que quelque chose de l'intrication, dans la Grèce homérique, entre la parole du *muthos* et la parole du *logos* venait, en la traversant, nous surprendre.